

Commentaires

Number 21, December 1985, January 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20395ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

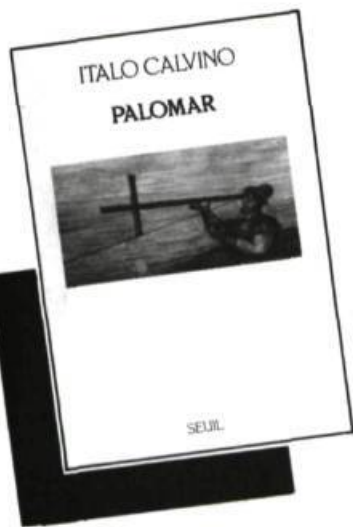
0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1985). Review of [Commentaires]. *Nuit blanche*, (21), 23–31.



PALOMAR
Italo Calvino
Seuil, 1985, 11,95 \$

D'Italo Calvino, j'ai d'abord lu (très tard) la table des matières de son recueil de nouvelles *Aventures* (Seuil, 1964). J'en ai eu pour des mois à la « raconter » à mes amis. Des mois de plaisir à exhiber comme un incunable des titres tels « L'aventure d'un employé » et « L'aventure d'un lecteur » avec l'impression que cet humour, cette simplicité et cette éloquence arrachaient à la caducité les stylisticiens classiques qui voyaient l'histoire humaine tout entière contenue dans une figure de style portant un nom d'une piastre et quart. Puis j'ai lu le recueil et j'ai retrouvé cette même combinaison d'humour discret, de simplicité syntaxique (pourtant ça se déploie!) et de richesse sémantique qui est le contraire d'un *deus ex machina* littéraire (que certains préfèrent appeler *haute inspiration*).

Dans le récent *Palomar* (l'édition italienne date de 1983), la table des matières est à nouveau investie d'une signification, d'abord structurelle bien sûre, mais aussi ouverte sur toutes les dimensions que recèle le nombre 3, ce dont on peut être convaincu même au terme de très modestes cafouillages mathématiques. Ces différents jeux ternaires mettent en scène Monsieur Palomar, personnage fort peu béat pour qui tout est

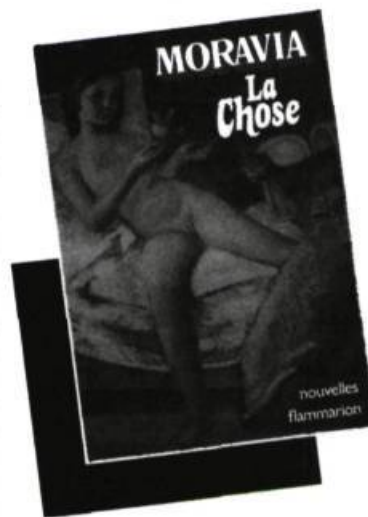
objet d'interprétation, pas seulement les livres et les tables des matières. Par exemple, il se livre à une thalassothérapie non inscrite dans les registres de la docte confrérie d'Hippocrate et pourtant très pratiquée qui consiste à regarder déferler les vagues en espérant y trouver à la fois la relaxation, le bonheur cellulaire et les grandes lignes d'une loi cosmique qui inclurait, disons, le moi dans le tout (rien que ça). Bien sûr, Monsieur Palomar finit par s'éloigner du bord de mer « les nerfs aussi tendus qu'à son arrivée et encore plus incertain de tout » (p. 15).

Cette ligne dramatique présente alternativement des contours rhétoriques (expérience visuelle se constituant en description), anthropologiques (expérience culturelle s'élabore en narration) et spéculatifs (traitement sous forme de méditation). Je retiens le premier mode pour ce qu'il restitue à la description ses potentialités vectorielles (comme l'avait remarqué un poéticien comme Philippe Hamon), rompant avec la tradition qui en fait un élément statique dans la syntaxe narrative. Paradoxalement, on atterrit par moments dans une littérature délivrée du procès de représentation. L'humanisme est là qui veille, mais il n'a plus la prétention de fonder que le monde tourne autour de l'humanité et de ses vertus ramenées à la philanthropie (charité bien ordonnée...). L'humain a qualité d'*homme sans qualités*, il est produit et perception de l'ordre et du hasard, impuissant devant la grande énigme, cette énigme si absolue qu'on a tout oublié d'elle, et le sphinx et la question.

Gilles Pellerin

LA CHOSE
Alberto Moravia
Flammarion, 1985, 15,50 \$

On reconnaît la voix d'Alberto Moravia à ce refus de tout



modèle, de toute attitude reçue, qu'il oppose à cette psychologie rationaliste dont une longue tradition humaniste nous a fait héritiers. Avec un recueil de nouvelles consacré à la « chose », l'écrivain italien aurait pu glisser, changer de registre, mais il s'est heureusement entêté à demeurer fidèle à la thématique qu'il explore depuis ses tout premiers écrits en mettant en scène, dans une vingtaine d'histoires courtes, des êtres en inadéquation avec eux-mêmes. Voilà qui n'est pas neuf, dira-t-on, pas plus que les perversions dont il est questions: pédophilie, inceste, sadisme, voyeurisme et bestialité. Mais les personnages de Moravia sont modernes. Ils le sont dans leur refus de tricher. Ils vivent leurs fantasmes dans un contexte différent de celui de leurs libertins précurseurs du XVIII^e siècle, assumant leurs pulsions dans une société où tout est banalisé. Et là où le rationalisme est subverti, entre en jeu une mécanique de la perversion, mécanique si efficace qu'elle emporte à la fois les personnages et le lecteur. Mais le charme de la mécanique n'est pas tout. Moravia est résolument moderne dans sa façon de réactualiser le mal, que ce soit en faisant de Faust un savant atomiste ou en étudiant la notion de domination dans l'homosexualité féminine de façon diachronique par le biais d'un poème de Baudelaire.

Portraitiste de l'homme du XX^e siècle, Moravia nous offre, il va sans dire, des pages pleines de séduction où le raffinement des passions n'est pas incompatible avec une certaine ironie.

André Lamontagne

UNE FILLE DU TONNERRE
Albert Paraz
Le Sycomore, 1984, 14,95\$

En rééditant ce premier volet de la pseudo série policière des Gorins, Le Sycomore tente de sortir Albert Paraz du purgatoire où l'avait jeté le milieu littéraire français de l'après-guerre. Ardent défenseur de Céline à l'époque de l'exil au Danemark, Paraz occupait une place de choix sur la liste noire des résistants en raison de ses positions hétérodoxes sur la guerre et la libération. La correspondance des deux hommes publiée en 1974: *le Gala des vaches* (titre évocateur!) témoigne du lien qui unissait Céline et Paraz. Il est donc difficile d'aborder un tel auteur sans le comparer à son controversé contemporain. Toutefois les rapprochements ne sont pas évidents car les deux écrivains utilisent le langage de façon bien différente. L'efficacité de la plume caustique de Paraz n'a rien à voir avec le lyrisme célinien. *Une fille du tonnerre* ressemble davantage à un pamphlet non-conformiste qu'à une série noire malgré l'intrigue. Seuls le cadre et les personnages peuvent nous faire croire à un polar, pour le reste, il nous faudra lire à un second niveau pour saisir le sens profond de l'oeuvre: une satire de la bêtise humaine mise au service de causes aussi inutiles que dangereuses. Pour mener à bien son entreprise de démolition, l'auteur emploie un style lapidaire et une langue d'une verdeur étonnante. On a même cru bon d'ajouter en annexe un glossaire des termes argotiques qu'il

commentaires



utilise à l'usage des provinciaux, des étrangers et des demoiselles. Là où le texte passe plus difficilement l'épreuve du temps, c'est dans le traitement des personnages féminins. Dans cet univers où les hommes sont flics, souteneurs, truands ou espions, les femmes elles, ne se définissent qu'à titre d'objets sexuels et pour les lecteurs de 1985 cette situation peut devenir agaçante. Pour découvrir un écrivain de l'immédiate après-guerre qui malgré ses positions politiques avait des amis aussi prestigieux que Cendrars, Miller et Céline et des détracteurs aussi influents que Sartre et Paulhan.

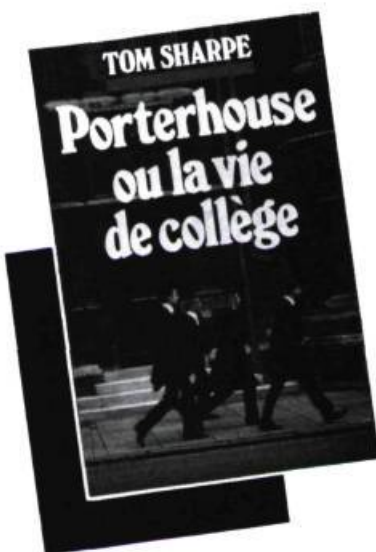
Pierre Héту

**PORTERHOUSE
OU LA VIE DE COLLÈGE**
Tom Sharpe
Sorbier, 1984, 16,95 \$

Qu'arrive-t-il lorsqu'un député travailliste se retrouve à la direction d'un très traditionnel collège de Cambridge? La révolution évidemment! Sir Godber n'a que peu à faire pour déclencher la catastrophe: il lui suffit de proposer au Conseil du collège de remplacer le réfectoire où des générations de jeunes messieurs se sont livrés à des orgies de nourriture par une cafétéria fonctionnelle. Mais

tout ira de mal en pis lorsqu'il décidera d'ajouter l'affront à l'injure en accumulant les projets de réformes les plus impensables: admission des femmes, installation de distributrices de capotes dans les toilettes masculines, ventes de terrains, resserrement des conditions d'admissibilité au collège et fin du trafic des diplômés.

Les intrigues les plus sordides se nouent entre les tenants de la tradition pour contrer le mouvement, mais en vain: l'irruption d'un reporter de la télévision dans cet univers d'un autre âge vient donner le coup de grâce à la séculaire tranquillité de Porterhouse.



La plume acérée et souvent savoureuse de Tom Sharpe, lui-même diplômé de Cambridge, donne au roman un ton parfois enlevant. Cependant, la réalité qu'il décrit manque parfois d'épaisseur. Ainsi, à aucun moment on ne sent la présence des étudiants qui habitent ce campus: on aurait aimé savoir un peu mieux quels sont ces jeunes gens qui, aujourd'hui encore, fréquentent de tels établissements. À un autre niveau, les charges sont parfois d'une telle lourdeur qu'elles paraissent peu crédibles. J'avoue que j'aurais à certains moments apprécié un peu plus de subtilité, plus digne de l'idée que l'on

se fait de l'humour anglais. Mais enfin, la pratique de l'humour est difficile et, moyennant un peu d'indulgence à ce chapitre, on peut trouver plaisir à lire ce roman.

Denise Pelletier

**LE CENTAURE
DANS LE JARDIN**
Moacyr Scliar
Presses de la Renaissance,
1985

Dans un restaurant tunisien de São Paulo «Le jardin des délices» Guedali fête ses 38 ans accompagné de sa femme, de ses enfants, et de ses amis. *Maintenant il n'y a plus de galops. Maintenant tout va bien. Nous sommes, maintenant, comme tout le monde. Nous n'attirons plus les regards de personnes.* Ce soir, Guedali se demande s'il doit livrer son secret, son histoire.

Ses parents, Juifs de Russie, venus au sud profond du Brésil vers 1906 pour déboiser la forêt d'un pays d'avenir, ont en 1935 trois enfants, deux filles et un garçon. Le quatrième enfant sera... un centaure. L'enfant grandit dans la tradition juive; il sera circoncis, aimé et caché. Un jour, dans la forêt, il rencontre un Indien de la région, à qui il donne un chandail (de centaure). Le lieu, le geste, l'autre, il sent soudain la vie. Et lorsque sa famille part habiter la ville, il la quitte bientôt en route vers le sud, vers l'Indien, vers la forêt où il peut courir. Il connaîtra la vie de cirque, ses premières expériences sexuelles et, ô surprise, une centauresse. Ils vivront heureux dans un grand domaine jusqu'au moment où l'idée d'une opération (l'amputation que l'on imagine) les mène au Maroc. La transformation réussit. Rien ne laisse plus supposer, quand ils portent des bottes, qu'ils ont été cette merveilleuse/monstrueuse hérésie génétique et culturelle du monde moderne. *Au-dessus de la table, Guedali et Tita*



étaient les clients d'un restaurant sympathique... En dessous, c'étaient les pattes qui dictaient leur loi, des pattes nerveuses, folles d'envie de galoper... Ils réussirent à faire taire les pattes et de l'humanité petite-bourgeoise, ils trouveront le pas.

Le repas au restaurant s'achève sur la voix de Tita qui raconte à sa nouvelle amie une version de leur histoire où n'apparaissent plus du tout les épisodes des centaures et de l'opération. Des secrets sur lesquels veille le cheval ailé qui s'apprête à galoper.

Fable moderne, allégorie de l'histoire du Brésil, *Le centaure dans le jardin* porte à la fois l'essence du sud profond et celle du merveilleux. L'insolite y est vraisemblable, repoussant les frontières de la réalité et du misérabilisme, jouant le drame sur un fond d'humour.

Du Brésil, je ne connaissais que peu d'auteurs: Clarice Lispector, Jorge Amado et Campos de Carvalho. J'y ajoute Moacyr Scliar, écrivain majeur au Brésil, que *Dérives* nous faisait découvrir dans son numéro *Nouvelles brésiliennes*.

Michèle Roy

commentaires

**SEBASTIAN OU LES
PASSIONS SOUVERAINES**
Lawrence Durrell
Gallimard, 1985, 15,95 \$

Lawrence Durrell a voulu créer une gigantesque œuvre romanesque qui débute avec *Le carnet noir*, suivi du *Quatuor d'Alexandrie* et enfin du *Quintette d'Avignon*. Il nous entraîne dans une aventure d'au-delà de deux mille pages. *Sebastian ou les passions souveraines* s'inscrit donc dans cette série de dix volumes.

Cette fois, l'action se déroule presque exclusivement à Genève. C'est la fin de la guerre. Affad-Sebastian appartient à une confrérie de gnostiques d'Alexandrie. Il est amoureux de Constance. Un tribunal le jugera pour cet attachement interdit. Constance, elle, travaille dans une petite clinique psychiatrique où elle écoute les interminables monologues du fascinant Mnemidis. Ce



psychopathe notoire lui a été refilé par son collègue et ami Schwarz qui, la sentant tourmentée par une impossible passion, a voulu canaliser ses énergies sur un cas. Et Mnemidis jouera un rôle déterminant dans le dénouement tragique de

cette histoire d'amour entre Affad-Sebastian et Constance.

C'est un roman rempli de paradoxes. Les thèmes amour, guerre-mort sont constamment présents. Et le poids du temps qui passe malgré tout, malgré tous les efforts des personnages pour en saisir quelques instants ou tout simplement pour l'arrêter! «Lorsqu'on a vu quelqu'un mourir, s'arrêter de respirer, l'on se rend compte brusquement combien chaque souffle est lié à l'autre, attaché à l'autre. C'est dans l'intervalle de ces respirations que nous vivons. Entre le souffle précédent et le souffle suivant existe un champ, un domaine, où le temps existe, puis cesse d'exister.»

Il est tout de même difficile de parler de *Sebastian* sans le remettre dans son contexte global. Chaque volume est complet en lui-même mais il est pré-

férable de lire en totalité une œuvre de cette envergure afin d'en saisir toute la subtilité et de l'apprécier à sa juste valeur. Lawrence Durrell bouclera la boucle avec le cinquième tome du *Quintette d'Avignon* et, comme il le dit lui-même: «C'est à la lumière de ce cinquième volume qu'on pourra relire et relier les quatre premiers. En même temps qu'apparaîtra la symétrie avec le *Quatuor* où les mêmes personnages évoluaient sous des noms différents.»

Marie Chabot

UNE PLUIE DE DOLLARS

P.G. Wodehouse
10/18, 1985, 7,25 \$

Un jeune lord anglais aux moyens modestes hérite inopinément de la fortune d'un

Parmi les grands écrivains d'aujourd'hui:**ANDRÉE CHÉDID**

Poète, dramaturge et romancière publie cet automne son huitième roman

La maison sans racines

La rencontre d'une grand-mère et d'une petite fille qui ne se sont jamais vues. Elles passent leurs vacances ensemble au Liban, en 1975. Rendez-vous à Beyrouth à l'aube de la tragédie. 252 pages.

À surveiller: Andrée Chédid participera au 500^e «Apostrophes» à TVFQ (99).

flammarion



quasi-inconnu. Gêné d'avoir injustement dépossédé la nièce du millionnaire, il va la retrouver en Amérique «pour voir ce qu'il pourra faire». Après les aléas du procès des intentions, les sentiments honnêtes triomphent et l'amour couronne la droiture.

J'ai découvert Wodehouse il y a quelque temps par l'entremise de Douglas Adams, recommandation impressionnante s'il en est. L'auteur du *Guide du routard galactique* dit reconnaître en Wodehouse un de ses maîtres. Et en effet, j'ai retrouvé avec plaisir dans les péripéties mondaines d'un jeune gentleman anglais de l'entre-deux-guerres et son génial valet Jeeves, un peu de l'époustoufflant génie de la farce qui gouverne le destin des naufragés du cosmos d'Adams.

Quoique Jeeves et son patron n'apparaissent pas dans *Une pluie de dollars*, on se retrouve néanmoins dans le monde familier de Wodehouse. Son héros incarne toujours le type du jeune aristocrate quelque peu superficiel qui sait apprécier sans scrupules ni prétention un bonheur insouciant, seul apanage vraiment enviable d'une bonne naissance. Et on y goûte toujours à une élégance facile, toute «british», de l'expression. Jamais n'est abandonné le ton correct, même

quand on tient par la queue un singe fusillé.

C'est un comique boulevardier. Mais son raffinement est tel qu'on veut bien croire, le temps d'un rire, en cette vision du monde où la joie de vivre a droit de cité et où l'on peut être impunément, irréprochablement innocent.

Normand Renaud



UN HOMME OBSCUR UNE BELLE MATINÉE

Marguerite Yourcenar
Gallimard, 1985, 14,95 \$

Toute œuvre littéraire est ainsi faite d'un mélange de vision, de souvenir et d'acte, de notions et d'informations reçues au cours de la vie par la parole ou par les livres, et des raclures de notre existence à nous. J'admire la sagesse de cette dame et je la remercie de la mettre si bien à profit. Quelle lecture... Vous refermez le livre et Nathanaël, cet homme obscur, vous est aussi limpide, aussi présent qu'un complice de longue date. Ses pensées deviennent peu à peu vos souvenirs, ceux de l'amitié que vous garderez toujours pour lui.

Le propos, l'intrigue de *Un homme obscur*, échappe. La vie d'un homme au XVII^e siècle, un homme aux allures fort simples qui fait corps avec la misère, les sciences, l'amour, la solitude, sa vie. Pas de drame à saveur psychologique; Nathanaël se contente de vivre sa vie telle qu'elle se présente à lui. Il faut de l'humilité et une grande attention, il me semble, pour respecter un personnage à ce point, pour ne pas lui inculquer les modes de notre temps. Curieusement, Nathanaël nous re-situe. Que la confiance de sa vie toute simple trouve oreille.

Une belle matinée nous entraîne à vivre avec Lazarre une première passion: le métier de comédien. Lazarre jeune enfant, s'prend d'Herbert le



vieux comédien à la retraite qui repasse ses textes tous les soirs dans sa petite chambre d'auberge. Lazarre fait école avec lui. Et part bientôt à l'aventure avec une troupe itinérante. Pour la première fois peut-être, à la lecture de cette nouvelle, j'ai cru saisir ce que c'est qu'être comédien, et la fascination qui vient de la possibilité d'être plusieurs, tout en n'étant qu'un.

Johanne Jarry



LA SALLE DE BAIN

Jean-Philippe Toussaint
Minuit, 1985, 8,95 \$

Assis sur le rebord de la baignoire, j'expliquais à Edmondsson qu'il n'était peut-être pas très sain, à vingt-sept ans, bientôt vingt-neuf, de vivre plus ou moins reclus dans une baignoire. Je devais prendre un risque, disais-je les yeux baissés, en caressant l'émail de la baignoire, le risque de compromettre la qualité de ma vie abstraite pour.

Qui est cet homme qui médite dans sa baignoire à longueur de journée, qui est horrifié par le temps qui fuit et dont la petite amie se réjouit lors-

qu'elle le fait sursauter en entrant à l'improviste? Cet homme est un chercheur et le Monopoly n'a pas de secret pour lui. C'est un homme à peine étrange, névrosé comme tout le monde, peu sociable mais poli et conciliant. Son drame? Compromettre la quiétude de sa vie abstraite pour. Mais pour quoi au juste? Ce livre bien ordonné — chaque paragraphe est numéroté — semble faire écho à cette interrogation: n'y aurait-il finalement rien qui ne compromette la vie abstraite? Le voyage improvisé du chercheur, son séjour dans un hôtel moyen, l'arrivée de sa petite amie, la fléchette qu'il lui lance en plein front, son passage à l'hôpital et sa partie de tennis avec son médecin ne l'ont que ramené au point de départ, c'est-à-dire dans sa baignoire à méditer sur le risque qu'il devrait prendre pour compromettre la quiétude...



La salle de bain est de la lignée Nouveau roman. La forme y est au service du contenu et inversement. Ce récit est aisément comparable à un chat qui se mord la queue. C'est une impasse comme l'est la banale réalité du chercheur dans sa baignoire.

Sylvie Trottier

commentaires

LA DANSE IMMOBILE

Manuel Scorza

Belfond, 1985, 15,95 \$

Comme la plupart des écrivains latino-américains, l'œuvre de Manuel Scorza est non seulement indissociable de son engagement politique, mais elle s'en inspire et la prolonge au-delà des luttes sociales. Son dernier roman illustre bien cette absence de frontière et le dilemme que cela entraîne inévitablement.

La danse immobile est en fait un roman gigogne. Un romancier retrouve son éditeur dans un café huppé de Paris afin de lui narrer l'histoire du prochain roman qu'il veut lui soumettre et qu'il résume ainsi: «Il s'agit, si l'on veut, d'un conflit entre deux hommes devant opter entre l'Amour et la Révolution. L'un d'eux choisit la



Révolution. L'autre, l'Amour. À la fin de leur vie, chacun croit que l'autre a fait un meilleur choix. Par un jeu de

miroirs, les deux protagonistes envient réciproquement leur existence».

Si le romancier connaît déjà le déroulement et le dénouement du premier récit — celui de Nicolas Centenario se remémorant son existence avant d'être exécuté —, le second récit s'impose à lui lorsque surgit dans le café une femme qui non seulement fait tourner toutes les têtes sur son passage, mais détourne le cours du premier récit et crée ce second embranchement romanesque dans lequel le romancier devient lui-même protagoniste, narrateur du récit et amant de l'inconnue qui vient de faire irruption à *La Coupole*.

En conférant au personnage du romancier (qui, comme chacun sait, est un prolonge-

ment de l'auteur...) un double rôle, Manuel Scorza, en plus de produire un effet gigogne, rend toute notion de repère — *qu'est-ce qui relève de la fiction? du réel?* — caduque. Scorza illustre ainsi le conflit que vit tout guérillero, personifié dans le roman par les deux protagonistes qui ne cessent de remettre leur choix en cause, qui doit choisir entre l'Amour et la Révolution. Qu'est-ce qui est vrai? Qu'est-ce qui est faux? Ou, comme le soulève sous forme d'énigme le romancier: «L'homme est-il une métaphore provisoirement revêtue de chair, ou une chair nourrie de métaphores?»

Pour Scorza, la réalité est tout simplement autre.

Jean-Paul Beaumier

DIFFUSION
PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

AH!

HOLLYWOOD...

**Les frères Marx, Tarzan, Greta Garbo et Bertolt Brecht
enfin sur une même scène!**

Une comédie audacieuse,
à la fois humoristique et ironique,
sur la faune étonnante d'Hollywood,
ses amitiés, ses jalousies.

Une pièce en 2 actes et 22 scènes
proposant la fantaisie
dans un cadre historique.

AH! HOLLYWOOD... de Christopher Hampton.

Un théâtre signé Christopher Hampton,
traduit et adapté, avec talent,
par Vercors lui-même.

Un événement littéraire inattendu
où le théâtre rencontre le cinéma,
où l'imagination rencontre la réalité.

Pièce adaptée de l'anglais par Vercors et Barisse.
Éditions Actes Sud. 128 pages. 10 x 19 cm. 18,60\$

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF: Les Éditions Françaises Inc.
1411, rue Ampère, Boucherville (Québec) J4B 6C5
Tél.: (514) 641-0514 • 871-0111

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

commentaires



LE DESTIN D'UNE TASSE SANS ANSE Henrich Böll Seuil, 1985

On reproche souvent aux critiques de n'avoir rien de mieux à faire que chercher la petite bête, faire la chasse aux coquilles (ce qui est un bien pleutre exercice cynégétique...), traquer sadiquement la virgule mal placée. Ce n'est pas aujourd'hui que je jeterai la pierre à la grise confrérie à laquelle j'appartiens, ne serait-ce que par le plus élémentaire réflexe d'autoprotection (*le conditionnel n'est plus ce qu'il était, le subjonctif ah ça c'était quelque chose*, etc.). C'est qu'aujourd'hui est un jour faste: j'ai lu *Le destin d'une tasse sans anse*, recueil de nouvelles pigées çà et là dans l'œuvre de Henrich Böll (les textes étant ordonnés chronologiquement de 1950 à 1980).

À tous ces énervés de la syntaxe dont je parlais, il arrive parfois de lire un bon livre, de lire un de ces auteurs dont on apprécie tout, sans réserve, y compris l'usage majestueux qu'ils font de la ponctuation (fût-ce par traducteur interposé, ici Pierre Gallissairien). La phrase est là qui s'emballe sous nos yeux, on la dévore que c'en est pure gourmandise. Sitôt finie, on revient sur ses pas, on en cherche le début — c'était bougrement loin! —, on

la relit et ça tient, oh! que ça tient!

Il me déplairait de laisser croire que tout l'art de Böll réside dans la syntaxe et — pire — qu'on est en présence d'un travail virtuose. (Remarquez qu'une phrase qui se laisse traverser par des influx vectoriels multiples a certains avantages sur la liste d'épicerie, le télégramme et la vocalise monodique qu'on nous sert parfois comme littérature.) Ce serait omettre de parler de l'humour très fin (la corruption des voyelles, l'art — que dis-je? le *don* — du mouton noir), des moments de grande délicatesse qui ramènent à la dimension humaine des situations (la guerre, par exemple) qui se nourrissent du tragique. Surtout, ce serait oublier le sens de la composition qu'on exige des peintres et qui, dans la littérature, vient fondre les sentiments, les portraits, les allusions... et les condiments de la syntaxe dans le creuset du beau livre.

Gilles Pellerin

LES CARNETS DE JANE SOMERS I: Journal d'une voisine Doris Lessing Albin Michel, 1985, 18,95 \$

Jane Somers rencontre Maudie Fowler. C'est d'ailleurs grâce à cette relation qu'elle quitte peu à peu le monde du paraître pour celui de l'être. Aussi dit-elle de son mari, mort quelques années auparavant: «Il avait une mine épouvantable. Jaune. Les os perçant sous la peau. On aurait dit un poulet bouilli. Il me protégeait. Je le sais aujourd'hui. Parce que je n'étais pas capable de supporter la vérité. La femme-enfant.» C'est au contact de la vieillesse, de la pauvreté et de la solitude que la femme-enfant semble soudain adhérer au monde et qu'elle commence à devenir adulte. Le roman de Doris Lessing est le récit d'un rite de passage.



Jane Somers rend visite à Maudie Fowler et, alors que la santé de la vieille femme décline, elle fait ses courses, son ménage, sa toilette. Par ces actes, Jane ouvre un champ nouveau à ses expériences et toute sa vie se laisse envahir par l'être qui prend lentement racine en elle: la femme-adulte. Doris Lessing a créé des personnages forts et troublants qui réussissent à rendre l'ampleur du désarroi dans lequel ils vivent bien que jamais on n'assiste à la plongée dans le monde intérieur. Chaque personnage est enfermé en lui-même et le lecteur se bute constamment à cette implacable réalité. «La douleur, Maudie s'en arrange, la douleur est présente, elle la sent aller et venir, diminuer et s'aggraver (...) mais nous ne savons absolument rien de ce qui se passe vraiment.» C'est donc avec une certaine pudeur que Doris Lessing aborde la douleur, c'est-à-dire en ne la décrivant pas.

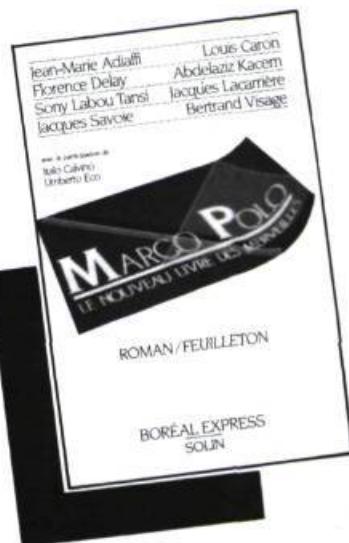
Sylvie Trottier

MARCO POLO OU LE NOUVEAU LIVRE DES MERVEILLES Collectif Boréal Express/Solin, 1985, 16,95 \$

Des nouvelles technologies, s'il ne faut retenir qu'un mot,

l'heureux élu sera «ordinateur». La folie furieuse s'est depuis longtemps emparé des écrivains qui, fascinés, s'interrogent: jusqu'à quel point le monde de McLuhan modernisera-t-il «la galaxie Gutenberg»? Qu'advient-il alors de la relation à la fois métaphysique et charnelle unissant l'écrivain, le papier et le stylo (ou la machine à écrire)?

Avec le plus grand sérieux, Italo Calvino et Umberto Eco ont été, l'été dernier, les meneurs d'un jeu unique. L'idée: qu'en 12 jours (soit du 15 au 27 juillet 1985), 8 romanciers répartis en autant de villes et sur trois continents écrivent «ensemble» un roman-feuilleton. Reliés par ordinateur, les romanciers devaient composer leur épisode quotidien en s'alimentant mutuellement. Calvino et Eco intervenaient en imposant des contraintes et en donnant des directives.



Qu'est-il ressorti de cette expérience dont *Le Devoir* et *Libération* ont quotidiennement rendu compte? Un livre promis à être un «événement», puisque ce déploiement des technologies et cette interdépendance de l'imaginaire des romanciers ne pouvaient que susciter la curiosité. Mais on n'a pas su éviter le danger le plus évident, à savoir le manque de

cohérence. En ce sens, l'exercice est à moitié réussi, puisque l'écriture est fortement conditionnée par la technique. La littérature par ordinateur remplace les questionnements métaphysiques par le «flash» et la caricature. Alors lisez *Marco Polo* pour son caractère expérimental, mais n'espérez pas y trouver un «grand» roman. Agréable divertissement, *Marco Polo* propose toutefois une nouvelle appréhension de l'écriture ainsi qu'une pratique inusitée. Seul l'avenir dira si cette rupture d'avec la tradition influera sur la chose littéraire. Il va sans dire que cette influence n'aura lieu que si l'esprit qui commande à la lecture change en profondeur. Ce qui n'est pas si évident...

Francine Bordeleau



LES NOCES DU MERLE
Daniel Boulanger
Gallimard, 1985, 18,95 \$

Daniel Boulanger offre dans ce recueil une soixantaine de nouvelles, de courts récits où l'on retrouve une imagination inépuisable et un bonheur d'ex-

pression constant. Que demander de plus à un livre! Boulanger n'est ni Maupassant, ni Tchekhov. Il n'a ni la prétention naturaliste du premier, ni la compassion pleine de tristesse du second. Son univers, c'est la langue. Le plaisir de raconter des histoires, de trouver le mot tout à la fois juste et voluptueux. Vous êtes à la fenêtre et Boulanger ouvre les rideaux. Il ne vous demande que votre attention pour faire le tour de la ville, en guide avisé, chaleureux, causeur; il ne force pas votre plaisir. Mais le sien à dire le monde est évident et pour peu que vous ayez un peu de temps pour l'écouter, vous le partagerez. Commencez par le récit intitulé: «Le bréviaire des anges» ou comment un voltairien blessé se venge. Tout le plaisir à lire Boulanger s'y trouve.

Raymond Morel

NOUVEAUTÉS

Les conteurs de Wallonie
Labor, 3,95 \$

Les noces barbares
Yann Queffelec
Gallimard, 17,50 \$

Le rire de Laura
Françoise Mallet-Joris
Gallimard, 16,75 \$

Ici le chemin se perd
Peské Marty
Phébus, 16,95 \$

Mon lieutenant
Jean Cau
Julliard, 18,95 \$

Lettres à Moune et au Toutounet 1929-1954
Colette
Des Femmes, 17,95 \$

La passion du Dr Christian
Colleen McCullough
Belfond, 15,95 \$

Le livre des nuits
Sylvie Germain
Gallimard, 14,95 \$

goethe
institut
montréal



centre culturel allemand
german cultural centre

place bonaventure
case postale 428
montréal, québec
H5A 1B8
téléphone (514) 866 1081
câbles: goetheinst

L'ALLEMAND

je l'apprends au

GOETHE-INSTITUT

• à Montréal

Cours de langue — tous les niveaux Session hiver/printemps: 13.1 — 24.4.1985

• en Allemagne

Cours intensifs de 4 à 8 semaines pour adultes, cours de langue spécialisés, cours pour jeunes pendant les vacances

RENSEIGNEMENTS: Tél.: (514) 866-1081 ou 866-6189